

GUMS 1948-1955, UNE ASSOCIATION DANS L'AIR DU TEMPS

CINQUIEME PARTIE

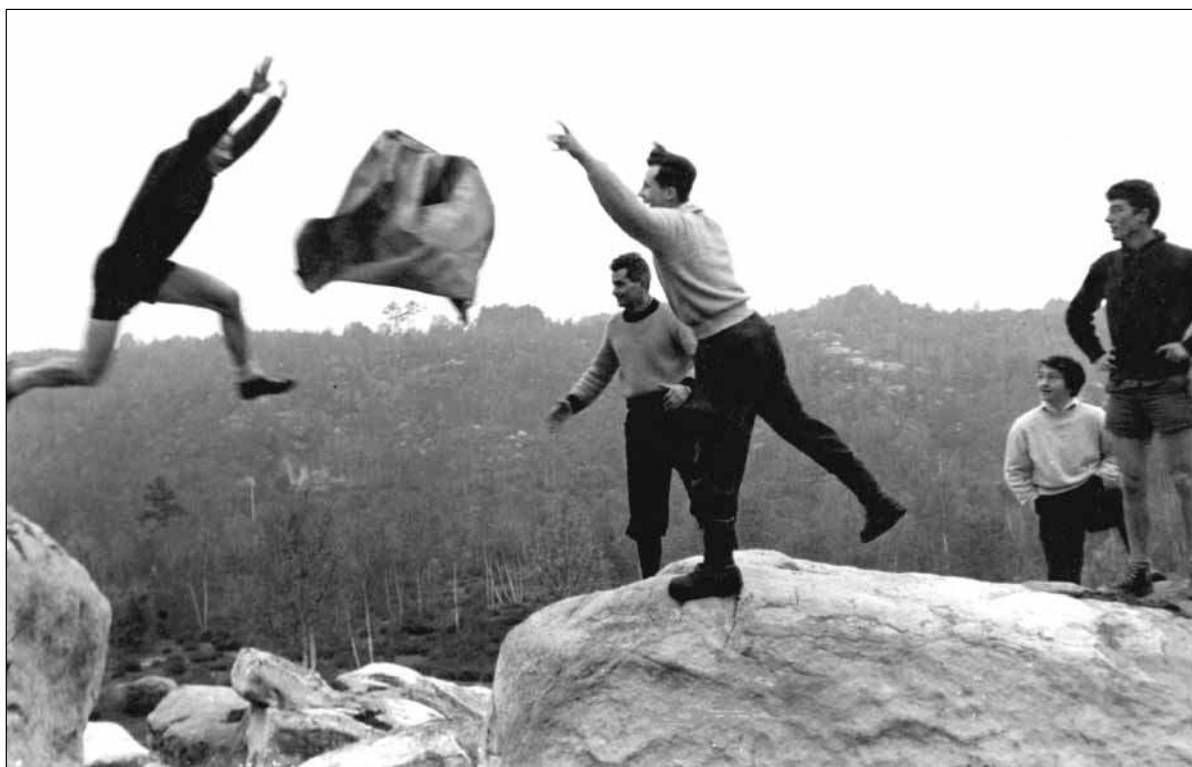
Par Michel Pinault

Faut-il disposer d'une théorie de la pratique montagnarde pour faire de bons montagnards ? Bonne question... Dans cette avant-dernière partie du feuilleton historique sur « Le GUMS, une association dans l'air du temps », nous allons voir que, l'époque aidant, les gumistes ne rechignèrent pas à prendre leur place dans les « luttes idéologiques » engagées autour des sports et loisirs de montagne. Qui dira que ce fut en pure perte (de temps) ?

Des alpinistes idéologues ?

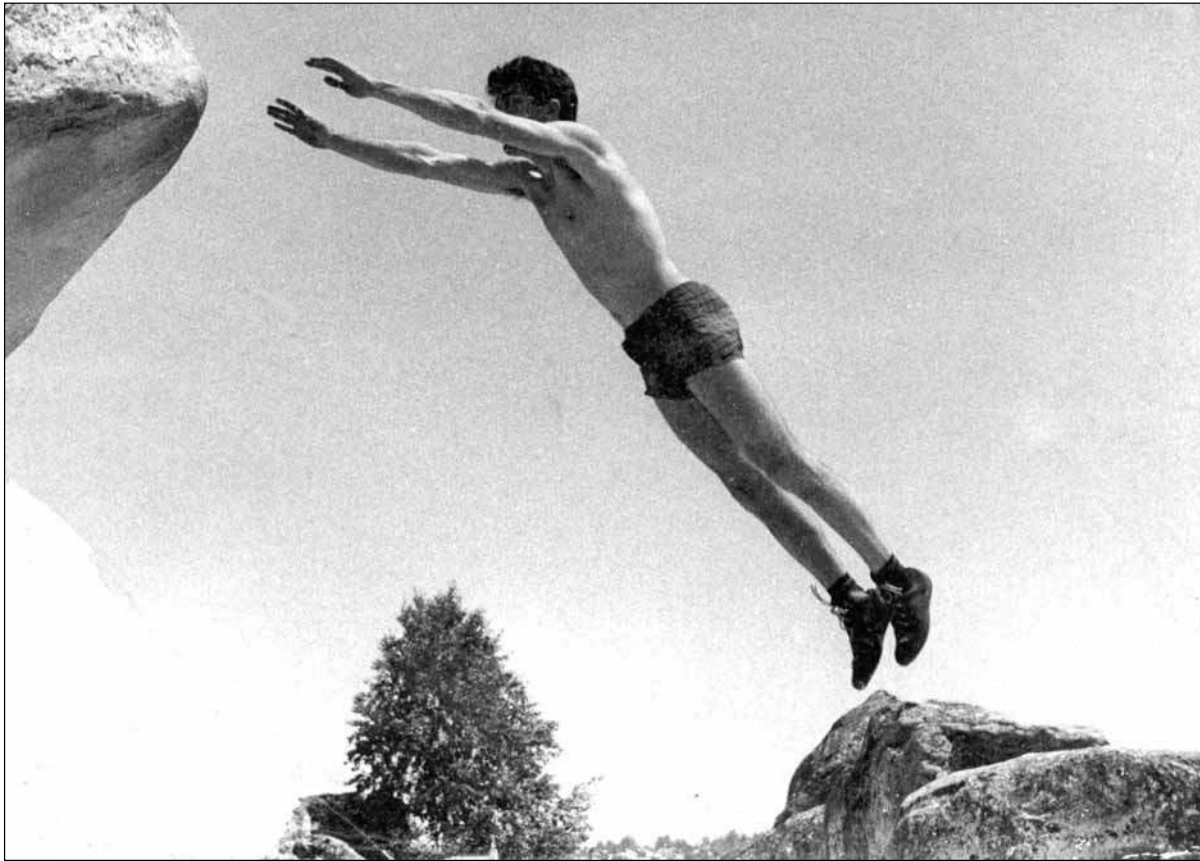
Selon le témoignage de l'un des membres du GUMS proche de la direction du PCF dans l'après-guerre, Tiapa Langevin, celle-ci n'interféra à aucun moment directement dans les orientations du groupe et aucune « commission du comité central » n'eut à se prononcer sur un éventuel « alpinisme prolétarien² ». C'est donc de leur propre chef que les membres de la jeune génération gumiste et leurs aînés venus du GHM d'avant-guerre appliquèrent à leurs pratiques de l'escalade, du ski, de la montagne, les principes généraux de l'argumentaire communiste : « vacances pour tous », « montagne pour tous », accès à la nature pour tous, sport pour tous, bref, démocratisation, massification. Et dans le milieu montagnard, cette démocratisation eut un vecteur, le développement de l'UNCM.

O. Hoibian signale la parution, le 19 avril 1946, deux ans avant la naissance du GUHM/GUMS, dans un quotidien proche du parti communiste, *Action*, dirigé par Emmanuel d'Astier de la Vigerie, d'un article non signé, intitulé « Seuls sur les cimes... ou la montagne à "l'élite"³ » :



² Allusion au fait qu'en 1948, se développaient au sein du monde communiste les campagnes de dénonciation de l'art bourgeois et de la science bourgeoise et visant à promouvoir un art socialiste ou une science prolétarienne. Les scientifiques communistes, membres du GUMS ou pas, eurent à tracer leur chemin au cœur de ces polémiques dogmatiques.

³ *idem*, p. 289.



Deux situations de saut à Bleau :Page précédente, Georges Polian, Jean-Paul Pluet, Tiapa Langevin et Jacques Dupin. Qui va reconnaître le cinquième ?

Ci-dessus. Jacques Dupin affronte le « saut de la mort », un rocher situé au 95.2 aujourd'hui effondré.

« L'alpinisme ne peut rester l'apanage des privilégiés, y lisait-on. Créons des camps, des installations, des refuges. Formons des moniteurs et la jeunesse de France sera à même d'accroître ses qualités morales et physiques au contact de la montagne. »

L'argumentaire de cet article était appelé à être décliné sur tous les tons dans ce journal, au fil d'articles successifs, et on retrouvait les mêmes approches dans d'autres publications comme celles de la FSGT ou de Tourisme et Travail, deux organisations appartenant à la mouvance des « compagnons de route » du PCF. Que disait cet article ?

« La direction des mouvements de jeunesse a adressé récemment à tous les mouvements un article traitant du problème de l'utilisation des installations alpines et incitant les mouvements de jeunesse à diriger leurs « profanes » vers les massifs secondaires dont les charmes et les proportions seront à la taille de ces « minus ». Charitablement l'auteur met en garde contre les dangers subjectifs de la montagne : dosage de l'effort, surmenage, et puis tout à tour sentimental et esthète, l'auteur nous demande de « surtout graduer l'initiation au charme d'un paysage d'une grandeur inhabituelle pour ne pas écraser », et autres sensibleries du même genre. Mais voyons plutôt ce qui se cache là derrière. Cette idée de « la montagne aux alpinistes » est celle qu'expriment de nombreux alpinistes du Groupe de haute montagne et du Club alpin français ; si leur valeur de sportifs et d'alpinistes est indéniable, ils ont le tort de vouloir faire de la montagne un terrain de jeu qui leur soit strictement réservé. Cette notion « d'élite » pour ne pas dire de « surhomme » est très fréquente dans ces milieux : la montagne doit être fermée aux « Philistins », aux « Pic-bœufs » suivant leur vocabulaire. Pour être tranquilles chez soi, fermons les refuges à ces troupes de jeunes profanes, se disent ces messieurs. »

L'article soulignait le fait que les hôteliers, selon lui, voulaient préserver leur clientèle de luxe de toute promiscuité et que les guides n'hésitaient pas à emmener des touristes en montagne pour peu qu'ils payent et qu'ils utilisaient pour cela les refuges. Le CAF, bien que

privé, était subventionné et devait donc jouer un rôle « pour tous les montagnards, quels qu'ils soient ». D'accord pour organiser et réglementer l'accès aux refuges, pour développer les camps d'initiation dans des massifs secondaires mais à condition de les équiper en refuges et de créer un organisme de gestion de la montagne associant le CAF, les mouvements de jeunesse et l'union des auberges de jeunesse. Dans *Action*, le cas de la montagne n'était d'ailleurs pas isolé puisque deux semaines plus tard, un autre article abordait un autre sport : « Il y a encore des sports « chics ». À quand la démocratisation du tennis ? »

En fait cet article arrivait dans *Action* après plusieurs autres, ce qui permet de penser qu'une campagne était engagée. Les articles restaient d'ailleurs anonymes, pour préserver leurs auteurs, des professionnels qui osaient prendre des positions minoritaires. Ainsi, un premier article était paru dans *Action*, le 8 janvier 1946, avec ce titre et ce chapô :

« Le ski français manque de cadres !

« C'est l'hiver. C'est aussi l'appel de la montagne enneigée. Mais combien d'ouvriers pourront se rendre au pied des pentes éclatantes de blancheur ? Combien de dactylo iront-elles se dorner au soleil des Alpes ? Les sports d'hiver ne sont toujours, hélas ! que l'apanage d'une minorité. Pas de vacances d'hiver et, y en aurait-il, pas d'argent en poche pour se rendre à Megève. Pas de professeurs non plus. Et surtout, pas de professeurs non-conformistes. On ne veut pas d'intrus dans les stations. On ne veut pas du client « bon marché ». Rien que des riches ! Et, en limitant le nombre des professeurs, on réussit à limiter le nombre de clients à encadrer. On lira aujourd'hui une étude sur le délicat problème du professorat de ski. Elle est due à des amis d'*Action*, actuellement dans les neiges et qui nous ont priés de respecter leur anonymat. »

Et le 8 mars 1946, un nouvel article, titré « Pour que le ski échappe aux intérêts privés » et dénonçant le « monopole savoyard » sur les fonctions de moniteur et « le barrage » dressé contre toute évolution, racontait un épisode d'une partie apparemment déjà bien engagée au sein de la FFS :

« M. Michelet, vice président de la commission de l'enseignement (de la FFS) a fait l'épreuve de la solidité du barrage en la personne de M. Sabatoux. Il s'est heurté à la clef de voûte de l'édifice, petite chapelle où hôteliers et moniteurs se retrouvent unis par des intérêts communs. Cette séance de la FFS fut orageuse, les positions furent nettement définies : MM. Sabatoux et Cathiard, du syndicat des moniteurs, rejetèrent les propositions de M. Michelet. Celui-ci, promoteur des camps de l'UNCM et de Ski-Travail et dont les efforts à la fédération lyonnaise pour mettre le ski à la portée des masses travailleuses lui ont valu à l'époque des encouragements de la FFS ne pouvait accepter une désapprobation catégorique de la politique qu'il défend depuis plusieurs années. Aussi a-t-il remis sa démission de la commission de l'enseignement. »

En réalité, sans le nommer mais en en reprenant implicitement les propos, cette campagne répondait au *Bleusard*, le bulletin du GDB animé par Roland Truffaut, qui développait une campagne opposée depuis le début de l'année 1946 : « Chacun chez soi » titrait un premier éditorial sur la question :

« Il est urgent de freiner l'emprise des mathieux sur le paradis bleusard (...). Il faut que les associations concernées agissent d'urgence pour que les centres d'escalade soient réservés aux Grimpeurs. Je sais qu'au Club alpin français on s'en occupe activement en haut lieu. De grâce, qu'ils aillent vite.⁴ »

Un autre éditorial du *Bleusard* clamait : « Le Cuvier aux Bleusards, les mathieux au château ! » De fait, il y eut même une « bataille du Cuvier » au cours de laquelle des « sous-minables campeurs » furent expulsés *manu militari*. Dans le même numéro, Roland Truffaut argumentait plus savamment, en prenant prétexte du bilan des stages de formation prémilitaire organisés à Chamonix l'année précédente :

« Ça y est maintenant, le Montenvers 1945 est parfaitement assimilé, il a été le plus réussi des camps, les jeunes en sont revenus contents et prêts à recommencer. Quant aux moniteurs et chefs de camps (...), rêvent-ils si

⁴ En ces temps de développement de l'esprit de compétition dans le milieu des grimpeurs, les Bleusards avaient inventé une échelle de valeur qui allait du « mathieu », celui qui ne sait rien faire, à la « très pure lumière du rocher », en passant par le « lamentable débris », le « sous-minable », le « pauvre corniaud », le « tendre espoir popofiste » (on appelait alors le pof, autrement dit la résine en poudre, du popofe), l'« honorable grimpeur », le « puissant seigneur du graton » et la « pure lumière du rocher ».

ardemment de traîner cette année encore de pauvres corniauds et de lamentables débris sur les Petits Charmoz et sur le Moine ? Ne vont-ils pas songer sérieusement à faire de la montagne "pour eux" ? Le dévouement pour les "JEUNES" c'est bien beau mais la jeunesse est souvent injuste et oublieuse (...). N'est-il pas préférable de laisser les jeunes se débrouiller tout seuls, comme le firent bon nombre de leurs aînés !⁵ »

Deux écoles s'opposaient donc et les articles polémiques que publiaient *Le Bleausard* et *Action* témoignaient du fait que le conflit, s'il ne datait pas de la veille, était désormais mûr. Deux ans plus tard, un article de Pierre Lambert, dans la revue *Tourisme et Travail*, reprenait les mêmes argumentaires et les mêmes citations indirectes, cette fois en liaison avec la question de la sécurité en montagne :

« Il est évident que l'alpinisme, l'un des sports "techniquement non collectif" crève de l'individualisme forcené de la plupart de ses pratiquants. Ils vous disent "pureté des cimes", "solitude", "loin d'en bas", "là-haut, seul dans la lumière", ou bien encore : "plus près de Dieu". Mais au fond, ils veulent "rester entre eux, chez eux. »

« Envers et contre tout, ils se refusent à reconnaître que "l'alpinisme, sport individuel" est une notion périmée, par suite de l'évolution des conditions économiques. Ces mêmes gens combattent parfois âprement les organisations qui s'efforcent de démocratiser la montagne en l'organisant sur des bases populaires et collectives. (...)

« Alpinisme individuel ou collectif ? Les deux conceptions s'affrontent et se heurtent. Les individualistes (grâce à leurs moyens économiques) vitupèrent, raillent "les mille-pattes" des caravanes organisées par les "collectivités". C'est à peine s'ils ne crient pas au sacrilège. Dans un refuge, ils partent en croisade, si l'un des "anneaux du mille-pattes" fait un peu de bruit, ce pelé, ce galeux, alors ils montent un petit refuge "pour les vrais alpinistes" à côté de l'autre. Leur pipe, leur hâle, leur matériel, leurs courses, tout est prétexte pour creuser un fossé entre eux, "les pures lumières" et les "pique-bœufs"⁶. (...)

« Et c'est comme ça qu'un "mathieu", touché tout de même par la vocation, partira un jour tout seul "faire son expérience" dans une méconnaissance totale des dangers réels et fera inconsciemment le casse-cou, l'imprudent, par ignorance. Les mêmes "purs" trouvent tout à fait normal qu'un Pujazon, qu'une Ostermeyer soient instructeurs à l'INSA ou à l'ENSEP⁷. Ils applaudissent même, mais en fermant les yeux sur ce qu'ils pourraient faire dans leur sport. Tout cela par individualisme. La plupart des alpinistes cherchent des "prosélytes" mais ils répugnent à les former.

« Si le milieu alpin actuel ne remplit que très médiocrement son rôle d'éducateur, si de plus les conditions économiques dressent une haute barrière à l'accès à la montagne, il est évident que le rôle de la Direction des Sports, donc de l'État, devient prépondérant. Par leurs qualités formatrices, les sports alpins, une des parties les plus importantes du plein air, doivent être développés de façon considérable car, sans conteste, c'est un des plus

⁵ *Le Bleausard*, n° 13, avril 1946.

⁶ Dans un éditorial du *Bleausard* intitulé « Millepatus alpinus », Roland Truffaut écrivait : « C'est un insecte récent, plus connu sous le nom populaire de mille-pattes de montagne. (...) Vous comptez le nombre des anneaux, 8, 10, 12, parfois plus (...). Jusqu'à ce jour, un seul produit a été employé dans la lutte contre cet insecte, c'est le « Laïus du Docteur Devies », appliqué sous forme d'affiches dans les centres alpins et invitant le mille-pattes à se présenter dans les refuges avec un nombre d'anneaux restreint. C'est un bon remède préventif mais non curatif. Nous mettons à l'étude un insecticide basé sur une solution au 100^e de "Piéaucul énergicus" que chaque alpiniste aura sur lui (...). » (*Le Bleausard*, n° 17, septembre 1946.) Quelques semaines plus tôt, un autre éditorial du *Bleausard* adoptait le même ton : « Il est ici-bas d'autres "étoiles filantes" qu'on retrouve aussi répétitivement tous les ans, à la même époque, également fidèles au rendez-vous. Ces sont les "chers camarades" qu'on ne voit jamais tout le reste de l'année mais qu'on rencontre rue La Boétie, dans les couloirs du CAF quand ils reviennent avec les beaux jours s'inscrire pour les camps d'été, les vacances à bon marché. Que Diable, ils ont payé leur cotisation, il leur faut aussitôt la récupérer au moins au décuple. Alors à eux les bonnes places, les tarifs réduits, les allocations de vivres, tous les avantages, sans parler des moniteurs qui vont risquer leur peau pour convoyer vers les sommets des gens à qui ne les lie même pas cette camaraderie de longue date qui fait la force des bonnes cordées. (...) Et par les beaux soirs d'été, le refuge envahi par la horde des camps de jeunes, colonies de vacances et autres scouts, il leur restera encore, passé le seuil de la porte, l'immensité de la nuit pour y rêver un moment en regardant passer les étoiles filantes. » (Fred Bernick, « Étoiles filantes », *Le Bleausard*, n° 16, juillet 1946.)

⁷ Raphaël Pujazon était champion d'Europe 1946 de 3000 m steeple. Micheline Ostermeyer était une athlète, plusieurs fois titrée dans diverses disciplines (saut, lancer).

beaux terrains de la joie humaine⁸. »



« *Millepatus alpinus gumiensis* » ou, dit plus sobrement, caravane du GUMS progressant vers le Coup de Sabre, été 1952, stage d'Ailefroide, photo Georges Polian.

Le *Bleusard* répondait aussitôt à cet assaut, en soulignant au passage que son auteur, Pierre Lambert, était chef de centre de l'UNCM, ce qui était une manière d'attaquer, au-delà de Lambert ou de Tourisme et Travail, directement l'orientation de l'Union des centres de montagne et la manière dont elle remplissait ses missions⁹.

Or, on trouvait dans l'article de Lambert tout ce qui était les points forts de l'article 2 des statuts du GUMS aussi bien que les finalités statutaires de l'UNCM ou les thèmes récurrents des campagnes de l'*Avant-Garde* en faveur des activités de loisir et de plein air de la jeunesse. Le *Crampon* prit sa place dans ces débats mais sans jamais polémiquer avec quelque adversaire que ce soit. Par exemple, il rapportait des propos de Raymond Leininger, prononcés au cours d'une soirée « À bâtons rompus, à propos du ski de raid » qui confirmaient sereinement une orientation « montagne pour tous » du GUMS :

« Tout skieur dégrossi peut faire du raid, écrivait-il. Il est possible de faire des petits raids de vallée à vallée avec couchage chez des paysans, voilà ce qui met en contact avec la vraie montagne, avec ce qu'elle a de vrai, de simple, loin des bars des "stations". Il faut concevoir le ski en tant que moyen de locomotion, le raid à ski analogue à une promenade à vélo et non pratiqué à la manière d'un avaleur de kilomètres, d'un entasseur de 4000. Avec très peu de moyens, tout nous est ouvert, concluait-il¹⁰. »

C'est en effet la lecture du *Crampon* qui peut nous renseigner sur la nature du GUMS, sur ce qui unissait et animait ses membres, sur les finalités dans lesquelles ils se reconnaissaient. La question du projet « Montagne » du GUMS ne commença à être abordée directement qu'à partir du n° 33 du *Crampon*, en juillet 1950, avec un article de Jean René intitulé « Alpinisme et idéal ». La rédaction le présentait comme le premier d'une série sur « les différentes conceptions de la pratique du sport ». L'attaque était frontale, violente même, très marquée idéologiquement,

⁸ Pierre Lambert, « La montagne ne tue pas », *Tourisme et Travail*, n° 7, octobre 1948.

⁹ La pratique bleusarde incluait le même type de divergences, exprimées, par exemple, lorsque certains trouvèrent inutile et même néfaste l'activité de création de nouveaux circuits d'escalade de niveau technique peu difficile entreprise par la FSGT et le GUMS dans les années soixante (premier circuit « jaune » en 1968, premier circuit « enfants » en 1974).

¹⁰ *Crampon* n° 44, février 1952. Cette conception de la pratique de la montagne rejoint celle que décrit l'ancien dirigeant de l'UNCM, Raymond Malesset : « Cette réputation de sérieux, de bon payeur a suivi partout (et parfois précédé) l'UNCM (...). Les cadres, sédentarisés, participaient aux prestations communales, impôt en nature qu'on payait pour l'entretien des chemins, le curage des fossés, etc. (...) Il a fallu peu de temps pour que les centres soient complètement et totalement insérés dans les villages qui, pour la plupart, n'étaient pas encore des stations. Chaque fois qu'une difficulté se présentait, on n'hésitait pas à faire appel aux centres. (...) Leur départ, après des années de coexistence (à Cauterets, à Saint-Sorlin) a constitué de véritables petits drames locaux. » (R. Malesset, *ouvr. cité*, p. 44.)

clairement inspirée de l'approche marxiste des sociétés et de leur fonctionnement, elle était un appel à choisir son idéologie sinon à « choisir son camp » et, alors que jusque-là aucun clivage de ce type n'avait été revendiqué clairement dans les pages du *Crampon*, l'article se terminait comme une déclaration de guerre. En tout état de cause, la vitalité et la volonté d'en découdre qui se manifestaient là, si elles étaient bien dans l'air du temps des années de l'après-guerre font aujourd'hui plutôt plaisir à retrouver :

« Toute une littérature foisonne autour du thème alpin, et un nouveau type d'homme tend à se créer : il fuit la vie plate et absurde de la ville et vient chercher dans les massifs vierges l'occasion de se mesurer avec la "Nature", de mettre à l'épreuve ses forces morales et physiques ; il y laisse parfois sa vie. Les livres ne manquent pas qui exaltent ce héros moderne, proposent en exemple sa conception du monde, et les hommes non plus ne manquent pas pour lesquels les heures alpines sont les seules à compter.

« À mesure que la pratique du sport alpin s'étend, la nécessité d'une idéologie valable se fait impérieuse. Il se trouve qu'elle reflète fidèlement la composition sociale des groupes d'où elle est issue.

« Il se trouve surtout que l'alpinisme, par essence, convient merveilleusement à tous ceux qui recherchent un idéal capable de les tenir à l'écart de la vie sociale réelle. Fort justement ces gens-ci reconnaissent le caractère inhumain de la société industrielle capitaliste, qui ne permet qu'à peu "de vivre une vie digne des Dieux". Le remède proposé : la retraite, l'évasion vers les zones non contaminées, la lutte avec les éléments, la matière inerte, la matière inutile, cailloux, glace et neige.

« Où et quand ces hommes prendront-ils le goût et les moyens de connaître les phénomènes sociaux qui menacent de les dégrader, qui dégradent leurs camarades restés en ville ? Où et quand apprendre à lutter pour modifier ces conditions sociales injustes ?

« Une conception de ce qui fait la valeur de la vie, et qui soit valable pour tous les hommes porte évidemment le masque de la période historique où de la classe où elle apparaît. L'humanisme actuel, l'humanisme de la classe montante, est un humanisme prolétarien. La montagne ne doit pas être un prétexte à éloigner des luttes sociales. Pour préparer le prolétariat à l'accession aux richesses matérielles, intellectuelles et artistiques, la montagne est à même de fournir un apport. Il est probable que dans une société socialiste, bien des barrières dressées entre la montagne et le prolétariat s'abattront.

« Il importe que le caractère réactionnaire de la philosophie alpine soit sans cesse étalé. »

Cette charge était telle qu'elle devait s'attirer une réponse. Elle vint, très vite, d'un membre du comité directeur, Jean Raiga, connu pour ses opinions politiques différentes de celles de la plupart des Gumistes. S'exprimant sur le thème « Alpinisme et idéal » il se présentait comme un « tenant du sport pour le sport ». Donnant acte de la reconnaissance par Jean René du fait que la pratique du sport alpin est un puissant facteur d'enrichissement humain, Raiga ajoutait : « Non-marxiste, que cherchons-nous au-dessus de 3000 ? L'effort, la beauté, la solitude, le danger à combattre, la prodigieuse vitalité de l'équipe. Jean René se croit-il si différent de nous ? » Présentant l'alpinisme comme « une valeur sûre », faisant allusion comme à une caution incontestable mais peut-être sulfureuse au GUMS, à « l'auteur de *Terre des hommes* », Raiga réfutait finalement l'accusation de désertion du combat social que, selon J. René, pouvait engendrer son point de vue : « Quinze jours par an ! La démission, si démission il y a, est de courte durée et cette accusation de renier leur responsabilité dans la lutte sociale paraît surfaite aux tenants du sport pour le sport. » Et pour finir en bonne camaraderie gumiste, Raiga concluait, par un démarquage ironique de la dernière phrase de l'article de J. René, en se défendant avec humour de tout « orgueil de Superman-philosophe réactionnaire. »

Les échanges se poursuivirent, avec plus ou moins de régularité. Un article de Jeanine Ceccaldi reprenait par exemple la thématique de Jean René, puis en mars 1952, le *Crampon* annonçait une conférence « Alpinisme et littérature. Y a-t-il un idéal alpin ? » par Jean Raiga « suivie d'un vaste débat ». Mais c'est par des interventions plus latérales que le consensus gumiste s'affirma dans les livraisons suivantes du *Crampon*. On dénonça la politique de l'UNCM d'augmentation des prix de journées de ses stages et les mesures de normalisation prises en son sein, comme l'expulsion de Raymond Leininger de son comité de direction. Dans un article

très critique, Rapataugeon concluait :

« Nous devons encore une fois savoir que la MONTAGNE est inséparable des problèmes actuels et que c'est notre devoir de faire comprendre que le slogan "La Montagne pour la Montagne" est usé et périmé !!! La Montagne, nous l'obtiendrons par la Paix et la justice sociale¹¹. »

Hubert Bourduche, dans un article intitulé « Ski de raid ? Non : ski de montagne », affirmait :

« Connaître la montagne (avec les plaisirs du ski) et non faire du ski (avec de la montagne autour), c'est en oeuvrant dans cette voie que l'on rendra la montagne vraiment populaire (et moins onéreuse)¹². »

Le compte-rendu d'une session du comité directeur, au printemps 1952, fournissait ce qu'il appelait « une position parfaitement définie » :

« La montagne pour tous » conditionne une prise de position vis-à-vis des problèmes économiques et sociaux : le sport alpin est la première victime du matériel cher, de la hausse des transports, de la quasi disparition du budget de la jeunesse et des sports au profit de crédits militaires démesurés. Défendre la paix et les autres revendications des sportifs constitue logiquement le corollaire de notre ligne d'action¹³. »

À la fin de l'année 1950, une crise entre le GUMS et l'UNCM semble avoir relancé le désir de bien savoir quelle pratique de la montagne le GUMS voulait défendre. Les choses commencent pourtant bien puisque, pour la première fois, le GUMS disposait, avec Étienne Picard, d'un représentant au comité directeur (« L'année dernière une coalition catholique l'en avait écarté », notait le *Crampon*.¹⁴). Mais les hostilités commencèrent dans le numéro de janvier 1951 :

« Après l'augmentation du matériel, de la journée en centre UNCM, en AJ, nous assistons à une curieuse tendance, au sein même de l'UNCM, des stages pour des gens plus riches ou des colonies de vacances – ce qui transformerait la clientèle de l'UNCM et, en fin de compte, l'UNCM elle-même qui n'a pas à être une colonie de vacances ou un hôtel à bas prix¹⁵. »

Et dès le numéro suivant, au reproche fait à l'UNCM d'organiser des stages « de luxe » s'ajoutait celui de « négliger l'organisation matérielle des stages normaux » et, sans doute plus grave, le *Crampon* ajoutait : « Malgré le fait que l'UNCM soit l'œuvre des mouvements de jeunesse, les dits mouvements ne sont pas favorisés dans l'attribution des stages. » Peut-être faut-il voir une mesure de représailles dans le fait que Raymond Leininger, notoirement membre du comité directeur du GUMS, ait alors été « mis dans l'obligation de quitter l'UNCM où on lui reprochait son dilettantisme et le fait d'arriver en retard au bureau, ce qui étonnera beaucoup ceux qui savent que notre ami Leininger est celui qui créa les raids de montagne et les camps avancés, une des plus belles réalisations sportives de l'UNCM¹⁶. »

La polémique explicite disparaissait ensuite des pages du *Crampon* mais le GUMS décidait de devenir « de plus en plus » organisateur de stages, d'acquérir par souscription le matériel nécessaire, et envisageait même de devenir propriétaire d'un chalet¹⁷. Ces orientations visaient, semble-t-il, à ce que le groupe devienne moins dépendant de l'UNCM¹⁸. Après la réunion du comité directeur qui entérina cette orientation, on lisait dans le *Crampon* que « l'expérience (avait) montré que ces stages peuvent être moins chers et aussi intéressants qu'ailleurs (sic, l'UNCM n'est pas nommée), les camarades les trouvent souvent plus sympathiques, de plus ils permettent à ceux qui le désirent de partir à la montagne pour "faire la bulle"¹⁹. » Ainsi, un stage était-il organisé dans un chalet de Tourisme et Travail, à La Féclaz puis, à l'été 1952, deux stages sur les quatre proposés étaient organisés par le GUMS, l'un, itinérant, dans l'Oisans, et un second, pour Gumistes « expérimentés » à Ailefroide.

¹¹ *Crampon* n° 36, février 1951.

¹² *Crampon* n° 44, février 1952, déjà cité.

¹³ *Crampon* n° 49, juin 1952.

¹⁴ *Crampon* n° 32, juin 1950.

¹⁵ *Crampon* n° 36, janvier 1951.

¹⁶ *Crampon* n° 37, février 1951.

¹⁷ Les difficultés au sein de l'UNCM rebondirent en 1956, année cruciale. L'été connut une forte grève du personnel et, lors du renouvellement du comité directeur, la fédération des clubs Léo Lagrange et la Jeunesse communiste qui venait de remplacer l'UJRF furent éliminées. La revue de la FSGT, *Sports et Plein air*, titrait : « C'est aux associations d'usagers qu'il appartient de diriger l'UNCM. » (n° 80, 15 juin 1957)

¹⁸ *Crampon* n°s 46 et 47, mai et ? 1952.

¹⁹ *Crampon* n° 47, déjà cité.

Le comité directeur du GUMS qui prenait en charge cette orientation renforcée avait été élu à l'assemblée générale de novembre 1951. Ses 21 membres étaient : Nicole et Raymond Leininger, Étienne et Francis Picard, David Perrin, Claude Gary-Bobo, J. Fournier, Jeanine et Hubert Bourduche, Édouard Cattoir, Claude Orlianges, Jean Raiga, Jean Borten, Marc Lepeut, Tiapa Langevin, Annie Clavel, Raymonde Lejeune, Camille Bonnafé, Annette Szekely, Monique Selle, Robert Pohu et José Varela²⁰. Le compte-rendu de l'assemblée générale, rédigé par Orlianges, s'intitulait « Pour un développement du groupe » : sujet sérieux, voire aride, mais abordé d'emblée sur le mode détendu : « Présidence active et avisée de Charpak (dont on ne peut pas dire... qu'il est



*Au même endroit,
Monique Selle et Nizou Solomon,
Jean Tourancheau et Marc Lepeut.*

*Escalade au Saussois, la sortie de la
« Martine », vers 1951. Nizou Solomon et Marc
Lepeut.*

complètement sot) »...

Par touche successive se construisait donc un répertoire de positions de principe, une gamme de réflexes politiques collectifs qui forgeaient une identité gumiste, une personnalité du GUMS. Une identité confirmée par l'installation de sa première « perma » à la Maison de l'université française (MUF), installée au 47 bd Saint-Michel dans un local repris à une officine de la collaboration pendant la libération de Paris, la librairie Rive gauche, et devenu le siège de nombreuses organisations issues de la Résistance²¹. De temps à autre

des remarques elliptiques laissaient entendre que le GUMS était, sur bien des plans, en sympathie et en accord avec d'autres organisations de sport et de plein air comme la FSGT, les Auberges de jeunesse, Tourisme et Travail et qu'il recherchait une entente avec d'autres comme la JOC, par exemple au sein de l'UNCM ou du Comité d'action pour le collectif à 50%. Il fut même question un temps de rechercher la création d'une fédération sportive entre le GUMS, la branche ski et la commission montagne de la FSGT, cette dernière devenant plus active à partir de 1954²², avec l'association sportive du personnel de l'UNCM, le COB (Club olympique de

²⁰ *Crampon* n° 42, décembre 1951.

²¹ Georges Polian se souvient qu'on y trouvait aussi bien le GUHM/GUMS que le GURC et le GUAD..., le Groupe universitaire de réalisation cinématographique et le Groupe universitaire d'art dramatique, de l'UJRF.

²² « La commission fédérale des sports alpins est née », lisait-on dans *Sport et Plein air*, en 1954. Elle comprenait huit membres et André Koubbi, du GAP, en était le secrétaire. (n° 24, 15 décembre 1954.) Quelques mois plus tôt, J. Plenel, secrétaire général FSGT, annonçait une nouvelle attention portée par la fédération travailliste à la question des sports de montagne : « Le ski rendu populaire en 1936 et surtout depuis la Libération, attire de plus en plus la jeunesse. Il est possible maintenant et grâce à l'UNCM, de pratiquer le ski pendant 8 ou 15 jours pour des travailleurs. Beaucoup de jeunes

Billancourt, affilié à la FSGT), le GAP (Groupe alpin populaire, branche des Amis de la Nature) et divers clubs de province, afin de donner plus de visibilité et plus de poids au courant du « sport populaire »²³.

Par contre, dans le *Crampon*, jamais d'allusion au Club alpin, comme s'il était d'un autre univers. Ces grimpeurs qui se retrouvaient chaque semaine sur les mêmes blocs que les grimpeurs du GDB se contentaient de s'ignorer : « Le CAF, c'était l'ennemi intime, « l'ennemi de classe », mais on n'en parlait pas.

« À Bleau, nous nous snobions », se souvient Max Tenenbaum qui ajoute : « Ça se jouait par la compétition. Par exemple, au Saussois, c'est J. A. Martin qui avait ouvert la première voie, « la Martine » mais le GUMS a ensuite ouvert beaucoup d'autres voies²⁴. »

Pourtant, le GUMS demanda, en mai 1952, son affiliation à la Fédération française de la montagne (FFM) et à la Fédération française de ski (FFS) où le CAF occupait une position dominante²⁵. Il s'agissait d'une part de permettre aux adhérents de bénéficier d'une licence et d'une assurance et d'autre part de tenter, en coopération avec les représentants de la FSGT et de Tourisme et Travail, de prendre en partie le contrôle de la FFM ou du moins d'influer sur son orientation. Le GUMS a alors fait systématiquement de « l'entrisme » dans les instances dirigeantes de la FFM et des Gumistes « de choc » de l'époque, tels Frédéric Jordi, Monique Croizé, puis Daniel Taupin ont joué dans ce sens un rôle important²⁶. Mais le passif était important : on disait que le CAF s'était mal comporté sous Vichy ; on ne pouvait ignorer qu'un dirigeant éminent du GHM, Henry de Ségogne, avait été commissaire général au Tourisme, et, qu'à la tête de la FFM, créée au début de 1942 par le secrétariat d'État à l'Éducation générale et à la jeunesse de Vichy, avaient été placés des dirigeants issus du CAF et du GHM, en particulier Lucien Devies qui continuait à occuper ces fonctions après la Libération²⁷. Alors que le comité directeur débattait de ces questions avec vigueur, l'absence de références au CAF et à la FFM dans le *Crampon*, voire de polémiques publiques avec ces instances, est donc remarquable et peu explicable. Il faudra attendre, sauf erreur, 1955 pour voir apparaître dans le *Crampon* une série d'articles, écrits dans un style très mesuré, définissant nettement les clivages au sein du monde montagnard et de la FFM, dénoncée comme une « filiale du CAF », et stigmatisant la concentration du « pouvoir » entre les mains d'« un chef » et d'« une dynastie »²⁸. Ainsi, sous le titre « La popularisation de la montagne » et après avoir cité longuement Samivel qui se désolait de la transformation de la montagne par « les entrepreneurs de spectacles naturels » mais en se démarquant de son approche élitaire, Max Tenenbaum exposait que le GUMS voulait lui aussi une montagne préservée et conservant « son caractère naturel » mais cependant accessible au plus grand nombre :

« Nous sommes contre le téléphérique de la Vallée Blanche ! La prolifération des téléphériques n'augmentera pas le nombre des pratiquants, au contraire. En revanche, il faut davantage de refuges en haut et de chalets en bas, il faut un matériel sportif rendu accessible à toutes les bourses, par une politique des pouvoirs publics, il faut des moniteurs plus nombreux et toujours plus compétents. Il faut équiper davantage les organismes de secours. Il faut aider matériellement les clubs et les mouvements de jeunes. Voilà qui serait une vraie popularisation de la montagne ! La montagne n'est pas un trésor à sauvegarder, ce n'est pas un spectacle à aménager, c'est un

qui pourraient bénéficier de ces possibilités ignorent encore les joies de la neige. Une grande campagne de propagande (...) devrait se faire au sein des clubs et sections afin de faire connaître ce sport. Un sport annexe puisqu'il amène ses adeptes à la montagne l'été, c'est la varappe. Trop peu développé encore, il est néanmoins en progression. La constitution récente d'un Groupe alpin populaire dans l'Île de France doit permettre son développement dans cette région et l'exemple sera certainement suivi dans d'autres contrées. » (*Sport et Plein air*, n° 17, 1^{er} septembre 1954.)

²³ Max Tenenbaum, « Aller de l'avant » et M. Robin, « Y a-t-il place en France pour un important groupement alpin progressiste ? », *Crampon*, n° 69 ou 70, automne 1954.

²⁴ Le GUMS se reconnaissait d'ailleurs un autre « ennemi intime » dans les « gauchistes » du groupe montagne du COB, le Club olympique de Billancourt, auquel étaient affiliés, par exemple, Pierre Mazaud, Robert Paragot et Lucien Berardini. Ce groupe a lui aussi fortement contribué à l'ouverture de voies et de circuits à Bleau.

²⁵ Comité directeur du 7 mai 1952. Papiers Hubert Bourduche. Il faut d'ailleurs relativiser les clivages qui n'empêchèrent jamais la solidarité du monde de la montagne de fonctionner : par exemple, il apparaît que la FFM se montra très coopérative pour le règlement, par l'assurance, des frais de sauvetage lors de l'accident du Sélé, en août 1952. L'affiliation du GUMS aux deux fédérations est concrétisée à l'automne 1952.

²⁶ Entretien avec G. Polian, déjà cité. Celui-ci se souvient que, vers la fin des années 1970, il « a été "poussé" à la présidence du comité Île-de-France, toujours dans la même optique de combattre "l'ennemi de classe". »

²⁷ Olivier Hoibian, *Lucien Devies, La montagne pour vocation, actes du colloque organisé par le Comité scientifique de la Fédération des Clubs alpins français, mai 2003*, Paris, L'Harmattan, 2004.

²⁸ *Crampon*, n° 72, février 1955.

outil à faire œuvrer.²⁹ »

Au-delà de ces discussions, voire des polémiques, le GUMS était, à n'en pas douter, le reflet d'évolutions profondes en cours dans la société française, sur le sport et la place du sport, plus particulièrement sur le rapport entre trois dimensions des pratiques sportives : la part du jeu, celle de l'apprentissage et du perfectionnement, et celle de l'édification d'une contre-société rêvée, exemplaire, morale, idéale.

« Le sport, écrit l'historien et sociologue du sport, Georges Vigarello, a prétendu inventer un univers à part : être "sportif" serait être "moral" ; "jouer" serait être "exemplaire". D'où ce repère constant de pureté, cet interminable travail pour la perfection et la valeur. D'où ce rêve encore d'une cité réconciliée dans le spectacle comme dans la compétition.³⁰ »

Né quand le sport entraînait dans une nouvelle époque de son histoire, où il devenait un « fait social total » (Marcel Mauss), au sens où, de plus en plus, le sport devenait, dans sa diversité, un reflet de la société dans son ensemble et s'apprêtait à gagner, en France et dans le monde, l'ensemble de la population y compris les franges sociales qui lui étaient le plus résolument hostiles, où une pression culturelle insistante allait porter, de plus en plus, chacun à se mouvoir sportivement et à « jouer » selon les règles, le GUMS a occupé son « petit créneau », celui de la pratique de « l'extrême de masse » en montagne. C'est Christian Pociello, autre sociologue du sport, qui constate que la diversité des formes sportives développées depuis un demi-siècle a permis leur subtile distribution et adaptation selon les groupes sociaux, entraînant une réévaluation du sport dans la culture dite légitime de ces groupes³¹. Le GUMS, pour l'essentiel, en promouvant des pratiques comme l'escalade, l'alpinisme, le ski de randonnée et le raid à ski, a rassemblé des pratiquants qui ne se satisfaisaient pas ou plus d'activités sportives fondées spécifiquement sur l'expression codifiée de la force physique et de la violence mais cherchaient à y ajouter - sans avoir pour cela de compétence technique ni d'aptitude physiologique sortant de l'ordinaire, à leur niveau - une prise de risque mesurée, « l'expérience démocratique du vertige³². » L'extrême d'aventure, celui des grandes premières et des expéditions n'était pas pour eux, l'extrême sportif, fait de records, de compétitions, non plus mais, avec d'autres pratiquants aussi « ordinaires » qu'eux, ils cherchaient et trouvaient à se mettre en compétition avec eux-mêmes. Loin du pathos héroïque et, le plus souvent, avec humour, on racontait ainsi, dans le *Crampon*, les premières expériences de descente à ski, au stage de Saint-Sorlin, en évoquant les « arrêts Briançon » qui avaient la faveur des stagiaires en cas de perte de contrôle de leur vitesse ; ou bien, dans le *Crampon* toujours, on attirait le chaland pour le premier rallye du GUMS en promettant qu'on pourrait « voir Francis, Tiapa et autres pures lumières de Chamaramande s'exhiber (sic) sur l'éternelle dalle aux gratons³³. »

Au total, on peut identifier, dans le type de pratique de la montagne ou de rapports aux pratiques que le GUMS cherchait à promouvoir, des habitus en voie de développement dans les milieux au sein desquels l'association recrutait. Christian Pociello ajoute, à ce sujet :

« Lorsqu'on monte dans l'espace social français et que le niveau des diplômes croît, on peut voir que les pratiques sportives ne constituent plus alors un "effort", moins encore la mise en jeu de la force physique ou de la violence, mais celle d'une "technique" individuelle. Et la mise en jeu du corps devient elle-même fondamentalement différente. Aux sports collectifs faits d'affrontements durs et hyper-réglés peuvent se substituer des sports d'aventure qui font de la liberté totale des sujets et de la prise de risque calculée une exigence fondatrice. »

Ainsi, la démocratisation de la montagne dont se réclamait le GUMS des origines s'inscrivait dans des évolutions lentes mais profondes de la symbolique des pratiques sportives au sein de la société. C'est si vrai que soixante ans après la naissance du GUMS, cet auteur peut remarquer avec ironie que la voie normale de l'Everest est devenue le « boulevard de l'extrême de masse ».

Si la création du GUMS a correspondu à l'émergence d'une pratique de la montagne spécifique par des centaines d'individus et non plus quelques membres d'une élite, cela n'exclut pas que certains pratiquants anciens de l'alpinisme n'aient eu les mêmes attentes vis-à-vis de

²⁹ *Crampon*, n° 71, janvier 1955.

³⁰ Vigarello Georges (dir.), *L'Esprit sportif aujourd'hui. Des valeurs en conflit*, Encyclopædia Universalis France, 2004.

³¹ Christian Pociello, « Le sport, un "fait social total" », dans Vigarello Georges (dir.), *ouvr. cité*, p. 101. Voir aussi : Pociello Christian, *Sports et société. Approche socio-culturelle des pratiques*, Vigo, 1981.

³² Paul Yonnet, « La fascination de l'extrême dans les sports d'aventure », dans Vigarello Georges (dir.), *ouvr. cité*, p. 59.

³³ Au sujet des « pures lumières du rocher », voir la note plus haut.

leur hobby. On a vu ce qu'il en fut des Vernet, Leininger, Picard, Tobey... Lisons les dernières lignes d'un texte de Georges Kogan, membre de l'expédition de 1951 à la Cordillère blanche, que Nicole Leininger inscrivait en guise de conclusion de son récit de l'aventure :

« Certains cherchent dans la montagne l'ivresse des exploits sportifs, le plaisir de la lutte contre les obstacles et surtout contre des rivaux réels ou imaginaires.

« D'autres grimpent par goût du danger, par désir d'affirmer leur personnalité, par mépris aussi de la vie quotidienne et de ses inévitables entraves.

« Si pour ma part j'ai éprouvé également les mêmes sentiments, je crois avoir cherché au cours de mes randonnées en montagne, avant tout, l'amitié³⁴. »

³⁴ Georges Kogan et Nicole Leininger, *ouvr. cité*, p. 153.

..... Dans le Crampon d'octobre, la suite et fin de ce récit

Chronique de Cassis

par Yvonne D



*Le Gums a investi l'arête de Marseille
photo Yvon Lagadec*

Le traditionnel rassemblement de printemps eut lieu cette année à Cassis. À vrai dire il y eut plutôt deux rassemblements dans le même camping : celui du bas et celui du haut !!! *

En bas il y avait les jeunes. Arrivés tôt, dès le vendredi soir, sous une pluie battante ils se retrouvèrent dans un endroit humide, sous les arbres, en bordure d'une route passante (pourtant ils avaient réservé longtemps à l'avance !). Les voitures étaient rares, petites et plutôt mal en point : l'une rendit l'âme sur place. Les tentes étaient exiguës.

Ceux d'en haut, nettement plus âgés, arrivés plus tardivement, étaient au sec. Ils avaient de vastes tentes, des tables, des chaises, des voitures adaptées à leur confort.

Ceux d'en bas se levaient tôt, vers 7 heures, circulation oblige, rentraient tard après moult exploits et finissaient leurs restes.

En haut, seules les tourterelles gênaient les grasses matinées. Les exploits étaient plus modérés ; on ne parlait guère de bivouac ; la cuisine était soignée.

Un électron libre navigua entre les deux camps : dormant avec les vieux, grimant avec les jeunes.

Au niveau sanitaire, quelques doigts furent esquinés chez les jeunes** ; évidemment, les vieux se ménagèrent, eux !!!!

Seule la consommation de boisson spiritueuse se révéla identique en quantité : pastis et bière en bas, muscat et rouge en haut.

Signalons néanmoins quelques activités communes : apéro (cf ci-dessus), covoiturage et même, parfois, escalade !

Notes de la Rédaction :

* *À tel point que le gardien orientait d'autorité vers le bas ou vers le haut les nouveaux arrivants cherchant à rejoindre leurs camarades gumistes, selon l'idée qu'il se faisait de leur « ancienneté ».*

** *Il est significatif que le plus spectaculaire de ces esquinements de doigts eut lieu lors d'une tentative d'ascension du Pouce ! Comme quoi l'on est souvent puni par où l'on a péché...*